

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

1^{ER} DÉCEMBRE 1889.

No. 23.

AUX ORPHELINES

Discours prononcé par M. Ludovic Halévy, le 28 juin 1886, à la distribution des prix aux jeunes filles de l'Orphelinat alsacien-lorrain du Vésinet.

Mes chères enfants,

Je ne suis pas tout à fait inconnu pour vous. Plusieurs fois déjà je suis venu vous voir, et chaque fois je sentais mieux le charme, l'agrément, la douceur de cette maison si calme, si recueillie, si laborieuse, et en même temps si riante et si aimable. Voici comment j'en avais appris le chemin et pourquoi j'avais désiré vous connaître : Je devais, dans une circonstance très solennelle et bien redoutable pour moi, prononcer l'éloge de M. le comte d'Haussonville. Je parle de celui qui n'est plus, de celui qui vous a rassemblées dans cette maison, de celui qui avait tant d'affection pour vous et de qui vous avez toutes gardé un si profond souvenir.

J'étudiais donc la vie de M. d'Haussonville et elle ne m'offrait que de nobles exemples de droiture, de courage et de patriotisme. J'interrogeais ses amis ; tous me répondaient avec la plus sincère, la plus vive émotion, et je n'avais qu'à les écouter pour comprendre que M. d'Haussonville avait eu cette grande vertu de savoir se faire aimer. Je lisais les livres de M. d'Haussonville ; il en a écrit beaucoup, de très intéressants, de très spirituels, de très éloquents ; mais je savais qu'il ne laissait pas après lui seulement les œuvres de son esprit, je savais qu'il laissait aussi les œuvres de son cœur, et que, parmi ces dernières, celle qui lui était la plus précieuse et la plus chère, c'était vous, mes enfants... et voilà pourquoi je venais vous voir.

Le jour de ma première visite, vous vous le rappelez peut-être, je suis entré dans votre salle de travail. Vous étiez là toutes réunies, sérieuses, attentives, appliquées, et, pendant que je causais à voix basse avec votre supérieure, j'entendais le bruit régulier de vos aiguilles à travers la grosse toile que vous étiez en train de coudre. Je ne sais pas quelles sont celles d'entre vous qui auront tout à l'heure les prix de couture et de bonne conduite, mais je sais bien que vous les méritiez toutes ce jour-là, car vous étiez toutes d'une sagesse exemplaire. C'est de vous que me parlait votre très chère et très honorée supérieure, et je me souviens qu'elle faisait tenir dans une toute petite phrase le plus large et le plus complet des systèmes d'enseignement et d'éducation : elle m'expliquait qu'elle tâchait de vous donner avant tout l'amour de l'emploi du temps... Puis, tout d'un coup, élevant la voix et s'adressant à

vous, mes chères enfants, votre supérieure prononça le nom de M. d'Haussonville, et vous rappela en quelques mots très simples et très touchants pourquoi vous deviez l'aimer et garder fidèlement sa mémoire. Le nom seul de M. d'Haussonville avait suffi pour mettre de l'émotion dans tous vos cœurs et des larmes dans bien des yeux... Et je suis sûr que si, en ce moment, je vous examinai avec un peu d'attention, je reconnaîtrais une petite, toute petite, avec des cheveux blonds, qui se tenait immobile, la tête levée, son aiguille arrêtée dans ses petits doigts, son ouvrage tombé sur ses genoux, les yeux tout mouillés, et des larmes, de grosses larmes, roulant lentement sur ses joues. Je la regardais pleurer, et cette pensée me venait à l'esprit que j'allais écrire bien des phrases et bien des phrases pour louer en M. d'Haussonville tout ce qui méritait d'être admiré, mais que toutes ces phrases-là n'en diraient jamais autant que les larmes de votre petite camarade.

Oui, vous avez conservé et conserverez toujours dans vos braves petits cœurs le souvenir de M. d'Haussonville. C'est lui qui vous a confiées à ces tendres et vaillantes sœurs de Saint-Charles, qui vous apprennent à aimer Dieu, à aimer votre pays, à aimer le devoir. Vous étiez orphelines, deux fois orphelines ; plus de patrie, plus de famille, tout vous manquait, mais cette maison vous a été ouverte, où vous êtes entourées de tendresse et d'amour, où vous pouvez prier et travailler en terre française.

Les anciennes parmi vous, celles qui sont entrées ici les premières, se souviennent que tous les ans, à pareille époque, M. d'Haussonville venait, avec de bonnes et tendres paroles, leur distribuer leurs prix et leurs récompenses. Du regard elles le cherchent à cette place où il pourrait être, où il devrait être ; il était si vaillant d'esprit et de cœur, et ce n'est que par là qu'on est vraiment jeune et qu'on reste jeune toujours, malgré l'âge et le temps. Oui, il devrait être là et il n'y est plus.

Il n'y est plus, mes chères enfants, et cependant il y est encore. Pour le récompenser d'avoir été bon et généreux, Dieu lui a fait la grâce de lui donner un fils bon et généreux comme lui. Le président de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains est toujours un comte d'Haussonville, qui vous aime du même cœur, mes enfants, et qui travaille avec la même ardeur, avec la même passion au succès de cette grande œuvre qui a fait et fait encore tant de bien. Je sais que je vais troubler M. d'Haussonville dans sa très sincère modestie. Si je lui avais montré ces quelques pages, il m'aurait dit : " Effacez, effacez bien vite ce passage, ne parlez pas de moi, je vous en prie, " Aussi me suis-je bien gardé de lui rien montrer. Car je tenais beaucoup à parler de lui, à le féliciter d'être tel qu'il est et de ressembler si parfaitement à son père. C'est la même activité bienfaisante, la même compassion pour toutes les souffrances humaines, la même hauteur de sentiments, la même fermeté dans ses convictions, la même fidélité dans ses affections. Ne croyez pas, mes chères enfants, qu'il ne s'occupe que de vous. Il est porté, par inclination de cœur, vers ceux qui sont tristes et malheureux, vers ceux que viennent atteindre des douleurs imméritées. Et ceux-là ne se trouvent pas seulement parmi les pauvres et les délaissés, ils se trouvent aussi parmi les riches et parmi les grands ; il y en a dans tous les états et dans toutes les conditions.

Si j'ai accepté avec empressement de venir prendre ma part de cette très touchante fête de famille, c'est surtout parce qu'elle m'offrait l'occasion d'associer les deux noms du père et du fils dans un témoignage public de reconnaissance et d'affection.

Et maintenant, mes chères enfants, je crois que je devrais, pour me conformer à l'usage, vous donner quelques bons conseils, vous féliciter d'avoir été bien sages, cette année. car vous avez été bien sages, n'est-ce pas ? et non pas seulement le jour où je suis venu, mais tous les jours et vous serez, si c'est possible, encore plus sages l'année prochaine. Je devrais vous redire ce qui vous a été dit bien souvent, que le meilleur, que le seul moyen d'être content de la vie c'est d'être content de soi-même. Mais je ne suis pas un très grand professeur de morale, et il y a d'ailleurs ici d'admirables femmes pour vous donner des leçons et des exemples plus éloquents que tous les discours de la terre. Regardez-les bien... Ecoutez-les bien. Songez que non seulement ici et par toute la France, mais aussi à l'étranger, en Autriche, en Italie, en Angleterre, Charles de Nancy assistent des pauvres, consolent des affligés, visitent des prisonniers, soignent des vieillards, bercent des petits enfants ; elles ont renoncé à toutes les joies du monde et de la famille pour devenir les mères et les sœurs de ceux qui sont seuls ici-bas. Elles ont fait vœu de pauvreté, mais elles se trouvent riches dès qu'elles peuvent partager cette pauvreté avec ceux qui n'ont rien au monde. Et elles sont riches en effet, car elles ont la plus solide, la plus sûre des fortunes, la seule qui soit à l'abri de tout accident, de toute ruine, la seule à mesure qu'on la dépense. Elles ont la richesse de l'âme, elles sont les millionnaires du cœur. Et il est, mes enfants, une chose bien étonnante, bien merveilleuse, qui marque nettement la différence des grosses fortunes d'argent et des grosses fortunes de cœur. Quand on n'est riche que d'argent, plus on donne de son argent, moins il en reste ; tandis que lorsqu'on n'est riche que de cœur ; plus on donne de son cœur, plus il en reste. Voilà pourquoi, mes chères enfants, vous pouvez compter sur l'inépuisable affection de celles qui sont vos gardiennes en cette maison, et pourquoi je salue en elles, avec un très profond respect, ce qu'il y a de meilleur en ce monde : le dévouement et la bonté.

GAMBETTA

ORATEUR

Paris, 13 juillet 1888.

C'est aujourd'hui qu'on inaugure le monument érigé à Gambetta sur la place du Carrousel, et, mystérieuse ironie des choses, on va célébrer l'inventeur de l'opportunisme juste à l'heure où l'opportunisme s'aplatit sous le talon des radicaux !

M. Thiers était déjà bien loin quand on lui a ainsi dressé, par convenue, un bronze que le jacobinisme essayait de faire sauter dès le lendemain, et qui reste singulièrement délaissé. L'opportunisme est fini, comme était alors finie la République conservatrice, et le parti de

Gambetta en est exactement au même point que le parti de M. Thiers. Tous deux ont échoué dans leur chimérique entreprise, et leur écrasement successif atteste une fois de plus que c'est là le sort fatal de tous les Girondins.

Mais je ne me propose pas d'examiner ici l'œuvre politique de Gambetta et de chercher ce qui en reste. Ce serait poursuivre une ombre.—C'est l'œuvre littéraire que je voudrais tamiser ; c'est l'ouïe oratoire que je voudrais dégonfler, en pressurant un peu les dix à douze volumes qui la composent.

M. Thiers aussi a été l'objet d'une publication pareille. Une main pieuse a recueilli tous ses discours, en quinze tomes grand in-octavo ! Qui les ouvre aujourd'hui, bien qu'il y ait, pour la valeur du fond et pour le mérite de la forme, une singulière distance entre cette collection et l'amas de palabres de Gambetta ?

C'est la piété filiale d'un disciple opulent qui a érigé au tribun ce monument de papier, dédaigné déjà des contemporains et dont la postérité la plus prochaine ne pourra retrouver quelque trace que chez le successeur de l'épicier de Cahors.

Ces douze volumes auraient dû, ce semble, figurer dans les sculptures du monument, puisqu'ils résument toute la vie du héros, *verba et voces*. Ils auraient dû former à ses pieds une sorte de pyramide symbolisant sa gloire, et leur image eût été à coup sûr mieux comprise que celle d'une femme sur un lion ailé.

Il est vrai qu'à défaut de volumes, on a gravé dans la pierre la date sacrée des discours jetés à tous les vents de la province. La liste en est longue, de Grenoble à Cherbourg et de Lille à Marseille. On en compte plus de cinquante, auxquels vient s'ajouter le souvenir des harangues parlementaires. Mais ces inscriptions demeurent froides et ne remplacent pas la colonne expressive des tomes. Je regrette les tomes, qui auraient au moins montré, entouré de livres après sa mort, l'homme qui n'en ouvrit jamais un seul pendant sa vie !

Car Gambetta fut avant tout un homme de jet et d'inspiration, nullement d'étude et de cabinet. Il parlait d'instinct, comme d'autres chantent. Parfois, en feuilletant ses discours, où sont abordés avec aplomb les sujets les plus divers, on serait tenté de croire qu'il a pâli sur tous les problèmes. La vérité est qu'il n'en avait étudié aucun et qu'il ne savait absolument rien. En histoire, il faisait de Bouvines une défaite. En géographie, il plaçait Lonjumeau à côté de Saint-Denis. En économie politique, il affirmait " qu'il n'y a pas de question sociale". En stratégie, il s'applaudissait d'une armée coupée en deux, parce que, disait-il, cela nous ferait deux armées !

Les bévues et les insanités ne l'arrêtaient pas ; mais il avait plus que de la platine et de la faconde : il avait du souffle, il avait de la flamme ; il était véritablement orateur.

M. Reinach, son panégyriste, l'appelle avec enthousiasme : " le plus magnifique orateur de ce siècle."—Non, jeune homme, non ; respectez sur leurs piédestaux les figures dominatrices de Berryer, de Guizot, du général Foy, de Casimir-Perier, de Lamartine, de Montalembert, de

tous ceux qui ont été et qui demeurent les rois de la tribune. Chacun a sa taille, et il faut laisser à Gambetta sa mesure et son caractère.

Il a été l'orateur de la troisième République, inférieure à ses deux aînées : il a été le tribun par excellence des "nouvelles couches", mais sans atteindre jamais aux sommets lumineux où ont resplendi Mirabeau et Berryer, sans trouver de ces cris sublimes et de ces accents immortels qui symbolisent l'éloquence dans la mémoire des hommes.

Sa vie se résume en deux mots, qui non seulement pourraient servir d'épigraphe à son histoire, mais qui caractérisent à merveille son talent : *Ballon et Balcon*.

C'est bien là sa devise, qui donne la vraie couleur et la vraie nature de son génie. Il était par-dessus tout l'orateur du club, de la rue, de la multitude, avec sa crinière au vent, sa tenue débraillée, sa voix rauque, son emphase, ses gestes d'énergumène, ses coups de poing, ses grogs capiteux remplaçant la fade eau sucrée parlementaire. Les banquets de voyageurs de commerce et de mastroquets lui allaient mieux que les réunions académiques, et quand, frappant de son gourdin la table avinée qui lui servait de rostre, il s'écriait à Charonne : "Tas de gueulards, esclaves ivres, j'irai vous chercher jusque dans vos repaires !" il était dans son véritable élément et rayonnait de sa vraie splendeur.

Pas correct comme Jules Favre, pas spirituel comme Picard, pas séduisant comme Jules Simon, il était plus puissant et plus entraînant qu'eux tous, parce qu'il s'adressait davantage aux passions populaires, parce qu'il excitait violemment les mauvais préjugés, les bas instincts, les haines aveugles de ses auditoires. C'est lui qui jetait aux masses crédules et ignorantes ces formules de division et de guerre civile : "Le gouvernement des prêtres," — "le ministère des curés," — "le cléricalisme, voilà l'ennemi !" qui soulevaient la tourbe électorale et enfonçaient les portes des couvents.

Ce n'est pas dans le volumineux recueil de ses œuvres qu'il faut lire ses discours. Là, on leur a fait une toilette ; on a remis sur pied les phrases boiteuses et rectifié les métaphores trop hardies, car il avait un goût marqué pour les images, et sa nature italienne l'entraînait souvent un peu loin sous ce rapport ; — témoin : "le torrent qui s'éclipse," — "le port qui nous tend les bras" et beaucoup d'autres. Mais, à travers ces incorrections et ces lapsus, il avait l'art, comme M. Thiers, de trouver des mots pittoresques allant à l'imagination des foules, de frapper des médailles résumant une situation ; et le dilemme fameux : *Se soumettre ou se démettre* a plus contribué peut-être que bien des raisonnements à démolir le pouvoir du maréchal de Mac-Mahon.

Par un contraste bizarre, sa parole, d'essence faubourienne et vulgaire, affectait jusqu'au pédantisme la recherche scientifique. Il recommandait sans rire de *sérier* les questions, et il invoquait sans cesse la *méthode*, comme un docteur des quatre facultés. La méthode ! nous a-t-il assez fatigués de cette prétention burlesque !

Il aimait aussi, dans ses périodes entortillées et pompeuses, les mots à effet dont la foule est saisie sans les comprendre. *Inéluctable* lui était particulièrement cher. *Inéluctable* ! L'a-t-il assez resassé à tort

et à travers ! Il n'y a peut-être pas un seul de ses discours où on ne le rencontre plusieurs fois, ce mot d'apparence profonde et mystérieuse !

Il visait même à copier l'antique, comme les orateurs de la première Révolution ; mais il n'y réussissait guère, tant c'était contraire à sa nature. Berryer atteignait aisément à la majesté ; Gambetta ne dépassa jamais l'enflure.

Néanmoins, je le répète, malgré ses défauts et ses lacunes, il était orateur. Il en avait le souffle, le tempérament, le feu. La voix était un peu sourde et caverneuse, mais forte et vibrante. La pose un peu théâtrale, mais pleine d'autorité. La phrase vide, mais retentissante et de grande allure. La tête en arrière, le buste en avant, l'œil plein d'éclairs, le geste dominateur, il s'imposait, et je me souviens de l'étonnant discours contre le plébiscite, à la fin de l'Empire, qui tint durant deux heures les mameloucks eux-mêmes fascinés et silencieux.

Le 16 mai le fouetta d'une ardeur nouvelle. Il inventa les 363 et mena la campagne avec une véhémence admirée de ses adversaires mêmes. Un jour qu'à la tribune il tonnait contre les ministres, je l'écoutais avec frémissement d'un coin de la salle. La voix vibrante de colère, il foudroyait du regard les ministres assis devant lui, il les menaçait d'un geste emporté, et dans un débordement d'invectives, il les vouait à la vengeance et à l'exécration du pays !

En sortant, je me trouvai près du duc de Broglie.—Eh bien ! lui dis-je, tout remué encore de ces violences, comment allez-vous vous relever de ces outrages ?

— Ah ! me répondit-il avec l'accent d'une jouissance intellectuelle, l'animal a bien du talent !

Je n'avais vu que l'adversaire : le duc avait admiré l'artiste, et, impartialement, il lui rendait hommage, comme il l'eût fait pour un grand comédien ou un grand chanteur.

On a dit un instant, lors de sa toute-puissance, que Gambetta avait eu l'idée d'entrer à l'Académie française. Certes, les douze volumes de ses discours établissent clairement qu'il n'avait aucun titre au fauteuil ; mais peut-être l'eût-il obtenu s'il avait joint à toutes ses audaces celle de se présenter. En somme, il n'avait contre lui que ses ouvrages, comme on l'a dit spirituellement d'un autre candidat, accueilli néanmoins sous la coupole.

Avec sa *Vie de César*, Napoléon III eut aussi, un moment, la même velléité académique, et les immortels se montraient bien embarrassés J'eus l'occasion d'en parler à M. Guizot.—C'est absurde, me dit-il, mais s'il se présente, il faudra bien le nommer.

Si, à son tour, Gambetta avait osé, que serait-il advenu des répugnances d'une compagnie qui, après avoir été de l'opposition sous tous les régimes, après avoir élu Châteaubriand sous Napoléon 1er, des libéraux sous la Restauration, des royalistes et des cléricaux sous Napoléon III, est passée gouvernementale et nomme avec coquetterie des républicains sous la République ?

A défaut du fauteuil, Gambetta reçoit un monument sur la place

du Carrousel. Ce tas de pierres vivra-t-il plus longtemps que le monument de papier dont je parlais tout à l'heure ? J'ai vu là, dans la cour voisine du Louvre, le François Ier de Clésinger, avec son cheval de bronze tout caparaçonné comme à Marignan. J'y ai vu la statue équestre du duc d'Orléans, tout auréolé du soleil d'Afrique. Sous quelle épaisse couche de poussière, au fond d'un hangar obscur, dorment aujourd'hui ces images oubliées ?

Mais quand le tas de pierres du Carrousel aura disparu et que le dernier cornet fait avec la dernière page des volumes aura péri, il restera quelque chose au tribun, quelque chose de meilleur que sa prose boursoufflée et sa politique révolutionnaire : il restera le souvenir du patriote, de celui qui pensait sans cesse à la revanche, qui recevait avec sympathie les curés d'Alsace et les aidait discrètement à entretenir autour d'eux l'amour de la France. Il a beaucoup erré, mais, à lui aussi, il sera beaucoup pardonné, parce qu'à travers ses écarts et ses fautes, il avait gardé la flamme sacrée, le patriotisme !

Ph. de GRANDLIEU.

NOTE DE LA DIRECTION.—Penser à la revanche et sympathiser avec les curés d'Alsace c'est du patriotisme par trop facile pour faire pardonner à Gambetta sa politique révolutionnaire.—Quant à Mirabeau et Berryer " les sommets lumineux où ont resplendi " ne sont pas à la même hauteur. Voir *Le Chercheur*, vol. II, page 237.

LA PAROLE ET LE CHANT.

Sir Morell Mackenzie, le spécialiste anglais qui a soigné (avec si peu de succès d'ailleurs), le larynx de feu l'empereur Frédéric, vient de donner une étude intéressante sur la Parole et le Chant. On croit généralement, nous dit-il, que la parole est un acte instinctif et qui ne nécessite point d'exercice spécial. C'est une grande erreur. La parole, même dans la conversation ordinaire, est un art et un art difficile à bien connaître, que peu de gens apprennent à fond et dont le développement suprême est l'art oratoire. Un homme qui sait parler en public et ménager sa voix arrive avec le minimum d'effort à se faire entendre de son auditoire, sans fatigue pour son propre larynx ; tandis que le moindre discours peut être pour l'orateur malhabile une source de malaise et même de maladie. A vrai dire, la culture de la voix devrait commencer dès le berceau. Non pas assurément qu'on puisse habituer un bébé à brailier dans les règles, ou transformer son bavardage en tâche laborieuse. Mais il est essentiel d'entourer l'enfant de personnes qui parlent bien, ou tout au moins qui articulent et prononcent correctement les mots. Dans l'antiquité, cette préoccupation était avec raison poussée très loin ; non seulement les Grecs et les Romains se préparaient avec le plus grand soin à affronter la tribune publique, mais ils se montraient peu tolérants pour les orateurs médiocres ; ils auraient sifflé au bout de cinq minutes les trois quarts de ceux qu'on tolère aujourd'hui et qu'on laisse pendant des heures égrener des platitudes dans une langue terne et banale.

Sans entrer dans le détail des soins à donner à la voix, on peut dire qu'il faut tendre à augmenter son volume et sa portée, à l'éclaircir et surtout à en garder le parfait gouvernement. Un point essentiel, quand on parle en public, est d'être entendu de tout l'auditoire et, pour atteindre ce but, mieux vaut savoir conduire sa voix qu'en élever le ton. M. Bright était à cet égard comme à tant d'autres le véritable modèle de l'orateur : on ne pouvait l'écouter sans avoir l'impression qu'il gardait pour ainsi dire en réserve les trois quarts du volume de sa voix.

Un orateur, non plus qu'un chanteur, ne doivent pas, en général, entendre trop bien leur propre voix. Ils tombent souvent dans cette erreur et sont portés à supposer que leur parole ne porte pas au fond de l'auditoire s'ils ne la perçoivent pas très distinctement. Le fait est, au contraire, que si la voix ne leur revient pas, c'est qu'il y a peu de résonance dans la salle et elle n'en arrive que plus sûrement à son adresse.

Remarquons à ce propos que nous ne connaissons jamais bien notre propre voix et que nous ne l'entendons jamais comme les autres l'entendent.

Nos paroles, en effet, n'arrivent pas seulement à notre nerf auditif par l'intermédiaire de l'air ambiant ; elles lui arrivent directement par la trompe d'Eustache et aussi par les os, par les muscles de la bouche et de la tête. Le phonographe peut nous édifier pleinement à cet égard : on y reconnaît fort bien la voix des autres, mais jamais la sienne, parce qu'on ne l'entend plus dans les conditions habituelles.

L'orateur fera bien aussi, avant de parler en public, de se familiariser avec les propriétés acoustiques de la salle où il compte prendre la parole. Il n'y a rien, comme on sait, de plus capricieux et de plus malaisé à définir par une commune mesure. Certains édifices sont si malheureusement construits qu'il est absolument impossible à l'orateur le plus exercé d'arriver à s'y faire entendre. La Chambre des lords, au palais de Westminster, a conquis sous ce rapport une célébrité peu enviable. On connaît l'histoire de lord Littleton, qui finit un jour, après s'être époumoné sans résultat, par écrire son discours et le passer à l'un des secrétaires ; malheureusement, le discours était si mal écrit que le secrétaire ne put pas le déchiffrer, ni par conséquent en donner lecture ; de telle sorte que le noble lord se trouva, (selon son expression, " privé de tout moyen de communication avec ses collègues ".

La science la plus raffinée s'est souvent trouvée impuissante devant le problème acoustique. En 1848, les orateurs de la Chambre française avaient tant de difficulté à se faire entendre qu'une commission, composée d'Arago, Babinet, Dumas, Becquerel, Chevreul, Pouillet, Regnault et Duhamel, fut chargée d'étudier la question et de rechercher un remède au mal. Après d'interminables expériences, la commission finit par recommander un appareil, construit sur les principes les plus savants, qui devait renforcer la voix de l'orateur et l'envoyer aux bancs les plus lointains. L'effet répondit peu à ce qu'on attendait : le premier député qui monta à la tribune s'aperçut que sa voix, loin d'être réfléchiée par l'appareil, s'y trouvait étouffée comme sous un immense éteignoir. Il fallut renoncer au plus vite à un remède pire que le mal.

Un des édifices les plus extraordinaires de l'univers, au point de

vue acoustique, est le temple mormon de Salt Lake City ; sa forme est celle d'une ruche ; douze à quatorze mille fidèles y tiennent à l'aise, et pourtant on y entend littéralement tomber une épingle, d'un bout de la nef à l'autre : c'est une démonstration que font toujours les sacristains en présence des visiteurs étrangers ; après les avoir postés d'un côté, ils s'éloignent jusqu'à l'extrémité opposée du temple et laissent tomber une épingle dans un chapeau ; tout le monde entend ce bruit si léger, ou celui d'un grattement sur le bord du chapeau. Ce temple a été construit par Brigham Young, qui prétendait en avoir reçu le plan du ciel et n'avoir pas la moindre notion d'acoustique. Selon toute apparence, l'inspiration du prophète mormon était toute terrestre : il avait simplement imité la forme du dôme de Saint-Paul, si favorable au transport du son, comme en témoigne sa fameuse galerie.

Les défauts acoustiques d'une salle peuvent parfois être corrigés dans une large mesure, grâce à un traitement palliatif. Charles Dickens, qui s'inquiétait toujours de ces détails au cours de ses fameuses lectures, arrivait souvent à des résultats surprenants. C'est ainsi qu'informé un jour des graves imperfections de certaine salle de Leeds, où il devait prendre la parole, il télégraphia pour donner l'ordre de tendre de rideaux tout le fond des galeries, et le remède se trouva si efficace que pas un auditeur ne perdit un mot de ce que disait le lecteur.

Sir Morell Mackenzie ne croit pas à l'efficacité des breuvages que certains orateurs se font apporter à la tribune, soi-disant pour s'éclaircir la voix ; les œufs battus dans du vin blanc, l'eau-de-vie coupée d'eau de seltz, le café et le reste n'ont de vertus que celles qui leur sont prêtées par l'imagination ; tout ou plus peuvent-ils servir à lubrifier l'organe vocal et, par suite, à le faire fonctionner plus aisément ; mais c'est ce qu'un verre d'eau ferait tout aussi bien. En général, on peut même dire des stimulants que leur effet passager est largement compensé par l'état pâteux et rapeux qu'ils ne tardent pas à communiquer aux surfaces muqueuses en action. Quand il connaît ses véritables intérêts, l'orateur évite tout ce qui peut déterminer la congestion des organes de la voix.—*Le Temps*.

Nous signalerons, en rapport avec cette question, un ouvrage qui vient de paraître chez E. L. Kellogg, à New-York : *Ear and Voice training*, par N. A. Calkins, aussi *Voice, Song and Speech* par L. Browne et E. Behnke 11ième éd. chez Sampson Low & Co, Londres. Certaines théories émises dans ce dernier ouvrage sont en contradiction avec celles du Dr McKenzie.

L'ART D'ECRIRE.

ÉDUCATION DE LA SENSIBILITÉ.

Il peut arriver que des natures brutes et incultes, dans une violente agitation, rendent avec facilité ce qu'elles éprouvent, mais cela est rare. Pour bien dire ce qu'on sent, il faut le savoir, et presque toujours on le sait mal. Il y a toute une éducation de la sensibilité, qui met de l'ordre et des nuances dans le chaos des émotions, qui surtout rend nettes et perceptibles les impressions confuses et faibles, qui développe le tact de

l'âme, et fait qu'au plus léger attouchement elle frémit de joie et de peine, enregistrant les moindres phénomènes comme un instrument délicat.

Sans doute c'est affaire à la réflexion de lire dans l'âme les émotions ; et c'est en appliquant à l'observation intérieure la même attention qu'à la réalité externe, qu'on s'habitue à démêler ses sentiments.....

On tâchera de se surveiller soi-même à tout moment, de se prendre sur le fait dans les accès de passion et de vive sensibilité, de voir où l'on est, où l'on va dans ses emportements : en un mot de se dédoubler, et d'être le spectateur infatigable et impartial de soi-même. Sans doute la chose a ses dangers : par cette incessante critique de soi-même, on risque de tuer en soi la spontanéité, de supprimer le premier mouvement, de détruire cette énergie primesautière, qui a tant de grâce. Mais il faudrait pousser la réflexion à un degré où elle va rarement, et peu d'hommes ont souffert de cette double vie morale, où l'on s'empêche d'agir à force de se regarder faire. Surtout je ne crains guère ce danger pour les femmes, et c'est par l'aveuglement sur soi, par l'entraînement, par l'inconscience, que l'on pêche presque toujours.

En demandant souvent à la sensibilité ce qu'elle sent, on la forcera à sentir. Nous sommes sujets à la léthargie du cœur comme à celle de l'esprit. Ce n'est pas impuissance ou grossièreté de nature, mais rudesse et manque de culture, qui fait que devant une œuvre d'art, un poème, un paysage, on reste morne et muet, sans émotion, que factice, sans idée, que convenue, sans parole, que banale.

Par cet effort de conscience, on contraindra les sentiments à se préciser : le nuage confus des émotions se divisera, et de l'obscur vapeur qui bout dans l'âme surgiront des couleurs et des formes, de plus en plus nettes et délicates. Que l'on vous demande si vous aimez de même façon votre mère, votre bel habit, et votre poète favori, vous direz *non* sans doute : mais quant à en distinguer la nuance et la portée, vous en seriez bien empêché, n'est-il pas vrai ? Et c'est pourtant où il faut parvenir, et c'est où la réflexion vous mènera sans trop de peine.

Vous vous proposerez surtout de reconnaître votre tempérament propre et vos aptitudes spéciales. Vous vous pénétrerez de votre nature, pour ne pas la contrarier et pour la diriger au contraire plus sûrement dans le sens où elle se porte : on n'écrit bien qu'à ce prix.

On vous recommande d'être naturel, et on a raison. Au moment d'écrire, vous vous dites : Soyons naturels, et vous vous imaginez l'être quand vous vous abstenez de réfléchir et que vous faites courir la plume sur le papier. N'y a-t-il pas des jeunes gens qui s'étudient à employer quelque tour bizarre, quelque incorrection qu'ils croient pittoresque ? On pense que ce négligé volontaire donnera l'air naturel au style.

C'est une erreur : la propreté, qui exige l'attention et l'effort, est essentielle à la simplicité. De même l'attention et l'effort dans les productions de l'esprit ne détruisent pas plus le naturel, que l'irréflexion et la négligence ne le manifestent. Si l'on connaît sa nature, et si l'on s'applique à n'en pas altérer la pure et franche expression, on n'en est que plus de naturel. Mme de Sévigné laissait trotter sa plume, mais elle l'avait bien en main, et ne la quittait pas de l'œil : elle pesait ses

mots avec une décision rapide et sûre qu'elle tenait de son goût naturel et d'un fréquent exercice. La Fontaine, le plus abandonné des écrivains, travaillait durement ses vers charmants.

Que de fois arrive-t-il que, faute de se connaître, on écrit d'un style qui ne représente pas la personne qu'on est ! On confond sa mémoire avec soi-même. Surtout on ne fait pas ce qu'on peut faire. On décrit, on peint, on colore les choses d'épithètes flamboyantes, quand on a l'esprit sec et délié. On poursuit les métaphores musicales, quand on n'entend rien à la musique. On affecte la sobriété nerveuse, quand on a la conception vaste, un peu grossière, et ardente. Les myopes contemplent l'infiniment grand, et les presbytes se penchent sur l'infiniment petit. On subit le joug d'une lecture récente ou favorite : on fait du Pascal, du Bossuet ou du La Bruyère, du Taine, du Renan ou du Daudet ; et, si réussi que soit le pastiche—les plus médiocres y excellent, —mieux vaudrait rester et exprimer l'humble *soi-même*.

Essayez de démêler les principaux traits de votre caractère et de votre esprit, et ne prenez que ce qui en vient directement. Vous écrirez ainsi naturellement et expressivement. N'allez point, bien entendu, affecter de dire : *je suis tel* ; il faut que cela se voie sans le dire. Rien de si peu naturel aussi que de vouloir mettre toute son âme, tout son esprit dans chaque mot. Ce jugement qu'on porte sur soi doit servir de règle et d'épreuve dans la recherche des idées et des expressions, mais sans étroitesse et sans minutie : il en est du style comme des mines et des gestes ; vouloir faire transparaître son âme à tous moments est le comble de l'affectation et l'antipode du naturel.

Surtout ne prenez pas à tâche de vous épancher, ne poursuivez pas les effusions. Les jeunes filles, en particulier, s'imaginent souvent que les démonstrations prolixes de sentiments, les abondantes confidences sont le devoir de leur état. De là tant de diffusion, d'emphase, de bavardage, de fausseté dans ce que beaucoup d'entre elles écrivent. Mais il est, même parmi les femmes, des natures sobres, réservées, qui ne peuvent pas ouvrir leur intime pensée : que celles-là ne se donnent pas une forme de sensibilité que la nature leur a refusée. Elles sauront, sans effusions, peindre l'énergie de leurs sentiments, et, sans confidences, se confier à ceux qu'elles aiment.

Quelques-unes de ces réflexions paraîtront peut-être singulières, et ces procédés artificiels : ils le sont en effet, mais à la façon des exercices de gymnastique. Il faut inventer des difficultés et des obstacles, imposer à son activité des conditions restrictives, se lier par des conventions, sauter le fossé quand le pont est à deux pas, se hisser à la force du bras sans autre objet que de redescendre dès qu'on sera en haut : tout cela est artificiel, mais cela développe toutes les énergies physiques. De même il faut enlever son intelligence sur des obstacles choisis, ou même imaginaires. Le résultat utile, ce ne sera pas d'avoir passé, ce sera d'avoir sauté, et ramassé sa force dans un effort qui l'accroît.

Je ne pouvais trop insister sur la nécessité de l'éducation générale qui prépare à bien écrire. Sans elle, on aura beau s'abreuver de toutes les rhétoriques, se consumer sur les sujets particuliers qui s'offriront, on n'arrivera jamais qu'à se souvenir et à amplifier ; on n'aura jamais une façon d'écrire naturelle et personnelle.—G. Lanson.

NOTE—L'éducation de la sensibilité doit être faite sous le contrôle d'une volonté éclairée, et de cette façon elle servira à former le caractère aussi bien que le style.

DE LA TRANSITION.

Transition, pont d'or pour passer d'une idée à une autre. Cet or est peu commun. Les poètes affectent de le dédaigner. Il y a plus de poètes que d'ouvriers. Le poète monte sur Pégase et le laisse aller tantôt d'un pas languissant, tantôt par bonds et saccades ; il se tient aux crins et tombe ou ne tombe pas ; il arrive ou il n'arrive pas. Lorsqu'il ne tombe pas et lorsqu'il arrive, cela fait quelquefois une belle pièce de poésie ; la course rapide d'un cheval qui ne porte que son jockey.

Le vrai cavalier va quelque part, il porte quelque chose ; il a un message à remplir. Il est maître de son allure, et il la règle suivant le terrain. Un pas cadencé et majestueux, un trot plus ou moins prompt, mais régulier, un galop ardent qui franchit sans hésiter buissons, ravines et rivières. Il est arrivé et repart aussi facilement qu'il a marché ; il vole. Tout à l'heure, il filait comme la flèche, le voici qui monte comme l'oiseau. Le cavalier est tranquille ; il n'a point fait d'effort apparent ; il ne s'est pas un moment détourné du but. Ah ! ah ! mes jeunes gens, c'est cela un écrivain ! Mais nous le voyons si peu qu'il nous semble que nous en ferions autant. Pourtant il a franchi cent lieues et n'a pas besoin de reprendre haleine, tandis qu'au bout d'une demi-poste nous sommes fourbus ; encore est-il nécessaire que nous allions droit devant nous, car s'il faut changer d'allure et de voie, que de préparatifs, que de temps perdu, que de lieux communs ridicules, que de tâtonnements pour trouver le joint des idées.

C'est bien beau, une belle transition ! une transition si aisée, si naturelle qu'on ne l'aperçoit pas, qu'elle n'existe pas ! Couler sa pensée dans le moule et la retirer sans soudure, comme les œuvres de Dieu, dont la moindre est un composé infini de choses diverses et ne forme cependant qu'une même chose. Certains hommes font cela. Une idée est dans leur intelligence comme une graine en bonne terre. Ils la chauffent ; ils l'arrosent ; elle pousse à la fois des racines par où elle s'établit solidement et se nourrit abondamment, et un germe qui croît, se développe, devient une tige et bientôt un tronc vigoureux, duquel jaillissent quantité de branches, les unes longues et puissantes, les autres courtes et menues, toutes achevées et parfaites. Ces branches semblent naître dans une complète liberté ; elles offrent l'image de la franche fantaisie ; mais chacune a sa place et sa croissance déterminées par la nécessité d'un ensemble qui sera aussi régulier que le trait du compas. Elles se couvrent de feuilles ; il y éclot des fleurs ; il y vient des fruits ; les fleurs ont leur peinture et leur parfum ; les fruits ont leur velouté, leur forme et leur parfum qui ne sont le parfum, la couleur, le goût ni la forme de la tige, des branches, des feuilles et des fleurs. Tout est divers, tout se tient cependant sans industrie ni placage ; tout n'est qu'*un*. Que de transitions pour former ce bel ouvrage, et où reconnaître la marque d'une transition ?

On se donne aujourd'hui un ton de mépriser les rares ouvriers de ces merveilles. On les dit stériles, parce qu'ils sont réguliers ; on les

trouve pauvres d'invention, parce que s'il leur plaît de former un chêne, ils ne s'avisent pas d'y pendre des gourdes. Je prétends que la fantaisie et l'abondance d'aujourd'hui sont la vraie stérilité et la vraie impuissance ; je préterds que nous ne savons pas notre métier et que quand une vigne pousse dans notre jardin, voyant qu'il ne reste plus assez de sève pour qu'elle donne des grappes, nous la chargeons de raisin sec ; et nous sommes bien tempérants, lorsque, au lieu de raisin sec, nous n'avons pas la générosité d'y accrocher des saucisses. Humilions-nous, mes compères, et rachetons quelques-unes de nos fautes en nous confessant petits garçons.

LOUIS VEUILLOT.

LITTÉRATURE ET MORALE.

CURIOSITÉS MALSAINES.

Les mauvais livres sont un fléau de notre époque. On se donne des prétextes pour les lire comme on s'en est donné pour les écrire. On appelle chefs-d'œuvre des thèses absurdes sur lesquelles on a brodé ou plaqué quelques ornements ; on proclame artistes des romanciers qui ne sont, suivant le mot de Proudhon, que des vidangeurs littéraires ; sous prétexte de faire des études de style, on lit toutes sortes d'ouvrages malpropres et on affiche le goût des lettres quand on n'a que le goût du vice. Ce sont là des habitudes incompatibles avec les obligations de la vie chrétienne, et qui ont inspiré à M. de Pontmartin un vigoureux article intitulé : *Honnêtes gens et livres déshonnêtes*. (Souvenirs d'un vieux critique, vol. IX). Nous reproduisons la partie où il signale la Curiosité comme une des causes qui ont le plus contribué au succès du roman naturaliste. Quoique la leçon semble être adressée particulièrement aux femmes des classes supérieures, les hommes et surtout les jeunes gens peuvent et doivent en faire leur profit.

C'est notre époque essentiellement byzantine qui a inauguré le règne de la Curiosité. Pour donner une si large place à cette fille adultérine de l'art, il a fallu que la société se désintéressât peu à peu de tout ce qui s'adresse aux nobles et actives facultés de l'homme. La curiosité est le désistement de l'intelligence, l'abdication de l'âme, la démission de la volonté. Elle suppose, chez ceux qui subissent son joug, l'ennui de penser, d'imaginer, d'agir, et je ne sais quel vide que l'on remplit à l'aide de bric-à-brac et de chinoïseries. Si du moins ces ravages intérieurs s'arrêtaient aux bibelots ! Mais, dans le monde des sentiments et des idées, c'est bien pire. Le beau, le vrai, le bien, ne sont pas curieux ; ils triomphent au grand jour, en pleine lumière. Le clandestin leur répugne, comme une déchéance. Jamais on ne songera à traiter de curieux un chef-d'œuvre de Sophocle ou de Phidias, de Raphaël ou de Michel-Ange, de Racine ou de Molière, de Corneille ou de Bossuet. Cette épithète équivoque ressemblerait à une injure. Une génération blasée, en quête de sensations nouvelles que le voisin n'ait pas encore éprouvées, que l'on recherche et que l'on accepte, fallût-il les acheter au prix de tous les scrupules de la conscience, de toutes les délicatesses du goût, de toutes les habitudes de la bonne compagnie, voilà le public de la Curiosité. Les hommes du XVII^e siècle disaient de *Polyeucte* et de *Britannicus* ; " Que c'est beau ! " Les contemporains de Voltaire disaient de *Zadig* et du *Pauvre diable* : " Comme c'est spirituel ! — Les concitoyens de M. Zola disent de *Nana* et de *Pot-Bouille* : " Comme c'est curieux ! "

Naturellement, les femmes (marquez-moi un bon point, je n'ai pas dit les filles d'Ève), forment l'état-major de la Curiosité.

.....

Après avoir constaté que la curiosité qui pousse les *honnêtes femmes* aux théâtres immoraux et aux mauvaises lectures ne provoque pas toujours des chutes immédiates et profondes, M. de Pontmartin continue ainsi :

Non, elles ne manquent pas à leurs devoirs, ces patriciennes fourvoyées, à ceux du moins qui sauvegardent tant bien que mal leur dignité d'épouses et de mères. Mais combien d'autres devoirs dont elles n'ont plus l'air de se douter ! Quand elles ont promené leur imagination à travers les cloaques, les bouges, les égouts, les foyers d'infection où se complaisent leurs romanciers favoris, que devient cette fraîcheur d'impressions sans laquelle les tendresses conjugales, les joies maternelles, les affectueux de familles, tombent en pourriture et en poussière ? C'est dans l'eau pure et non dans l'eau croupie que l'on trempe les lis et les lilas, pour qu'il ne se fanent pas trop vite. Songent-elles jamais, ces élégantes, ces privilégiées de la naissance et de la fortune, qu'il existe pour elles un autre devoir ; encourager les rares écrivains qui résistent à la tentation du succès, à la contagion de l'exemple ; prélever sur leur superflu au profit des bons livres ; sacrifier, s'il le faut, un cheval de leur écurie ou une perle de leur collier pour qu'il ne soit pas dit que le romancier honnête meurt de faim, tandis que les ordures et les pornographes font bâtir des hôtels, achètent des châteaux et roulent carrosse ; une fois leur curiosité satisfaite, se condamner, en guise de pénitence, à un peu d'ennui pour lire les récits qu'elles peuvent poursuivre jusqu'au bout sans rougeur au front et sans nausées au cœur.

Mais que dis-je ? un peu d'ennui ? Sont-ils donc si amusants, ces romans où la grossièreté des détails l'obscénité des peintures, la trivialité du langage, remplacent l'intérêt du sujet, l'analyse des caractères, l'esprit du dialogue, le tissu de l'intrigue, tous les dons de l'imagination et de l'invention ? La lecture nous en est horriblement pénible, à nous qui, en bien et en mal, avons le sens émoussé par l'habitude et le métier, et qui, bon gré mal gré, sommes forcés de nous renseigner sur les monstruosités de la littérature à la mode et les aberrations du goût. Que doit-elle être, que devrait-elle être pour cette femme bien élevée, qui peut, hélas ! par crânerie, bravade ou passion de *modernité*, émailler sa conversation de propos de corps de garde, de club ou de café-concert, mais qui ne peut pas rompre d'emblée avec tous ses instincts d'élégance, de culture morale et de propreté ? Elle gronderait sa camériste si la moindre odeur suspecte se mêlait, dans son cabinet de toilette, aux produits les plus raffinés de la parfumerie la plus savante ; et la voilà, trois heures durant, livrée à toutes les variétés de la puanteur, aspirant une atmosphère asphyxiante ! Elle se récrierait, si un de ses habitués amenait à ses réceptions de *five-o'clock* quelque affreux bobème déguenillé, crotté, alcoolique, parlant l'argot des boulevards extérieurs ; et la voilà qui, de gaieté de cœur, déroge, se décline, s'encanaille, fait connaissance intime avec un monde interlope, qui n'est pas même le demi-monde et dont tous les personnages seraient sévèrement consignés à sa porte, s'il osaient s'y présenter.....

Si un homme de son monde se permettait contre la religion, le clergé, les cérémonies de la semaine sainte, une allusion malicieuse, une épigramme avec quelle vivacité elle le rappellerait aux convenances ! Ici, elle se trouve en présence d'un voltairien de cabaret, qu'elle ne peut réduire au silence. Il la fait entrer dans une sacristie où le héros se querelle avec un vieux prêtre *sale comme un peigne et voleur comme une fruitière*. Il étale à ses yeux *les cadavéreuses nudités du catholicisme*. Il lui apprend que c'est fini, *qu'il n'en faut plus, que les enfants eux-mêmes se moquent désormais du paradis et de l'enfer du catéchisme*. De cette ignoble drôlesse, traînée par le chignon à travers toutes les brasseries de la rue des Martyrs, il fait une communicante (*sic*), qui a sa chaise à Notre-Dame-de-Lorette et donne le pain bénit. Que peut l'imprudente lectrice contre cette grêle de blasphèmes au rabais ? Tout au plus, jeter le livre au feu. Qu'importe à l'auteur ? C'est une exemplaire de plus, sorti de la librairie aux cent éditions.

A défaut de scrupules de conscience, notre patricienne a ou doit avoir des scrupules de coquetterie. Elle se révolterait sans doute contre son médecin s'il la soumettait à une hygiène capable de lui échauffer le teint, de la menacer de couperose. Eh bien, qu'elle ne se fasse pas illusion. Il existe une couperose morale, d'autant plus dangereuse qu'elle est invisible. Quand notre duchesse ou notre marquise se sera acclimatée à cette collection de turpitudes et de laideurs, il lui en restera fatalement quelque chose ; elle aura perdu ce qui faisait son charme et sa grâce, ce qui assurait son autorité dans son entourage, ce qui, dans notre société égalitaire et démocratique, est plus précieux encore qu'autrefois ; car le signe de race est le seul privilège qui survive aux privilèges abolis. C'est quand tous les hommes sont égaux, qu'il sied d'être supérieur. C'est quand la parole est aux multitudes, que l'on aime à écouter l'élite.

Au surplus, le mal date de loin, et le règne du roman naturaliste n'a pas manqué de préludes. La Curiosité recrutait d'avance sa clientèle. N'était-ce pas un symptôme précurseur, cette manie des honnêtes femmes de s'informer des faits et gestes de nos courtisanes célèbres, de recueillir à leur sujet toutes sortes de documents, de connaître par leurs noms leurs couturiers et leurs amants, leurs modistes et leurs fournisseurs, parfois même de copier leur luxe criard, leurs élégances outrées, leurs toilettes tapageuses, leurs allures cavalières ; si bien que les mauvais plaisants les accusaient d'avoir la nostalgie de la boue et de n'être pas fâchées si, dans certaines occasions, Pénélope était prise pour Phryné et traitée comme elle ? N'avons-nous pas vu, lorsqu'une de ces demoiselles tarifées à la Bourse des viveurs et des *gommeux* annonce bruyamment une vente, les délégués du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré accourir en foule, évaluer les nippes, le mobilier et les bijoux, faire office de commissaires priseurs, s'initier aux secrets du bouddoir, remonter aux sources de ces magnificences, et sourire, si, parmi les distributeurs de ces richesses mal acquises, on chuchotait à leur oreille le nom d'un de leurs parents ou de leurs amis ? pendant quelques heures, la vertu se familiarisait avec ses contraires. En pareil cas, c'est tout profit pour ses contraires, et tout maléfice pour elle. La Curiosité servait de trait d'union.

Ainsi s'effaçait de plus en plus la ligne de démarcation, sauvegarde de la famille, de l'honneur domestique, de toutes les pudeurs de la femme ; curieuse avant d'être compromise, compromise souvent sans être coupable, incapable de faire le bien par cela même qu'elle côtoyait le mal ; se donnant, sans tomber, la sensation de la chute.—*Pontmartin*.

Par une antithèse que justifient les mensonges conventionnels de notre civilisation, M. de Pontmartin a pu intituler son article : *Honnêtes gens et livres déshonnêtes*, mais, au fond, personne ne se fait illusion sur la vertu problématique de ces *honnêtes gens*.

Ce sont eux que raillait Sardou, quand il disait, dans une de ses pièces (*La famille Benoiton*) :

“ A quoi distingue-t-on une honnête femme ?

“ Au mal qu'elle se donne pour ne pas en avoir l'air.”

Et le *Figaro*, le journal qui a le plus contribué à alimenter toutes les curiosités malsaines, ne faisait-il pas, dans un moment de franchise, l'aveu suivant :

“Pourra-t-on affirmer que ce qui pousse le public à lire certains livres ou entendre certaines pièces, ce n'est pas un goût de vice lentement entré dans les esprits, de curiosité en curiosité ; Musset l'a dit en vers magnifiques et, depuis comme avant lui, les gens de bon sens l'ont répété en humble prose : le “ de plus en plus fort ” de Nicolet, le faiseur de tours, devient aisément le : “ de plus en plus ignoble ” chez les “ curieux ” et ceux qui travaillent pour eux.....

Le malheur est qu'il en est de cette curiosité comme de ces piments et de ces drogues dont on prend goût quand l'estomac un peu malade ne se contente plus d'une cuisine plus simple, et dont on ne peut plus se passer ”.—(*Le Figaro*, 23 décembre 1888.)

BIBLIOGRAPHIE

Religion

- S. THOMÆ SUMMA THEOLOGICA, 6 forts vol. in-8, 20 fr.—LECTIONES IN SCRIPTURAM SACRAM, par le P. Pèpe, in-8, 8 fr.—DE LOCIS THEOLOGICIS, par le P. Berthier, in-8, 8 fr.—INDEX LIBRORUM PROHIBITORUM, in-12, 3 fr. chez P. Marietti, Turin.

Nous croyons à propos de signaler aux ecclésiastiques, particulièrement aux séminaristes, ces quatre nouveaux ouvrages de la maison Marietti, la principale librairie ecclésiastique d'Italie. Nous dirons seulement quelques mots de chacun d'eux.

I. Le but des éditeurs, en publiant cette édition de la *Somme théologique* a été, comme il est dit dans la préface, de répondre aux désirs, à la demande même du Souverain Pontife. C'est assez insinuer que ce soin a été confié à des hommes d'élite, c'est-à-dire à une éminente société d'ecclésiastiques, et que rien ne devait manquer à cet immortel ouvrage.

En dehors de la correction parfaite du texte, voici, à notre humble avis, ce qui, entre autres avantages, recommande spécialement cette édition classique. D'abord un grand nombre de notes philosophiques, théologiques, historiques, etc., substantielles et pas trop indignes du

Docteur angélique, extraites, en grande partie, des meilleurs commentateurs. Ensuite, des résumés au commencement de chaque article, procédé précieux pour acquérir une idée d'ensemble, se former un plan. Viennent enfin sept amples index d'une importance capitale : des preuves tirées de la Bible ; des questions ; de tous les points de doctrine ; des arguments propres à réfuter les erreurs modernes ; des auteurs dont s'est servi St. Thomas ; un dictionnaire technique, etc. Enfin, un détail qui n'est pas un faible avantage, c'est le bon marché réel de cet ouvrage, malgré son impression soignée. L'éditeur a reçu à ce sujet—ce n'est pas la première fois—un bref très flatteur de Léon XIII.

II. Le second ouvrage est un cours d'introduction à l'Écriture-Sainte, cours complet en un seul volume. C'est le vrai manuel des séminaristes diocésains. Il est tout naturel qu'on ne trouve pas dans cet ouvrage tous les détails, toute l'abondance d'explications qu'on rencontre dans les grands ouvrages homonymes du P. Cornély, du Collège romain, ou des abbés Bayle et Drach. Ces derniers, dans la majorité des cas, sont, à cause de leur étendue, à consulter plutôt qu'à étudier. Le cours du P. Cornély, par exemple, n'est même pas le manuel suivi au Collège romain, bien que l'auteur y soit professeur d'Écriture-Sainte. Le compendium du P. Pèpe est, comme l'auteur le dit, fait pour les séminaires diocésains et son but est largement atteint, en Italie surtout, quoique l'ouvrage soit tout récent. Le P. Pèpe est une des gloires de l'enseignement supérieur en Italie. Ce n'est pas le premier de ses ouvrages, ni un travail précipité, mais un fruit bien mûr.

Comme tout bon cours d'introduction à l'Écriture-Sainte, il se compose de trois parties : *introduction générale, spéciale, exégèse* ou herméneutique biblique. On sent que l'auteur est un savant autant dans les sciences humaines que dans les sciences divines ; il sait, en effet, à l'occasion, succinctement et avec autorité, réfuter les erreurs modernes qui infectent surtout l'Europe. Seulement nous aurions voulu le voir s'étendre un peu plus sur ces questions brûlantes. Il est vrai qu'alors l'ouvrage serait sorti des limites d'un manuel. L'ouvrage se termine par plusieurs tables détaillées qui sont d'un grand secours pour les recherches.

III. Le troisième ouvrage est un traité des *Lieux théologiques*. Encore un manuel éminemment utile aux séminaristes et aux prêtres. La philosophie est l'introduction, il est vrai, à la théologie, mais l'introduction qu'on pourrait appeler rationnelle ; les lieux théologiques : voilà l'introduction religieuse. Bien que la théologie emploie le raisonnement philosophique, les fondements, les matières de ces raisonnements ont souvent pour base des vérités exclusivement révélées. La source, la valeur, l'interprétation, l'historique de ces vérités, les divers détails qui les concernent, tel est en partie, l'objet de cet ouvrage. Vaste érudition, jugement sûr, ordre autant qu'on peut le désirer : voilà les principales qualités de ce livre.—Encore un vétéran, le P. Berthier, si avantageusement connu en Italie en particulier, par ses diverses œuvres théologiques.

IV. Le quatrième ouvrage est connu de loin ; il suffit de signaler cette nouvelle édition. Plusieurs éditeurs publient de temps en temps leur édition de l'*Index librorum prohibitorum*. Les unes, imprimées plus gros

et à plus grandes marges, sont plus cher, celle de France, par exemple, bien que le texte naturellement soit toujours le même. Les autres sont plus ou moins correctes, et l'ordre ne flatte pas assez l'œil. On ajoute quelque fois une suite de suppléments qui rendent les recherches plus longues et moins sûres. L'édition que nous annonçons est ce qu'on peut appeler, improprement dans ce cas, entièrement refondue et elle contient une seule liste alphabétique.—J. L.—*Revue de la Suisse catholique.*

LE JEUNE HOMME CHRÉTIEN, par Hervé Bazin, professeur à l'Université catholique d'Angers. Un vol. in-12, 2 fr, chez Lecoffre, Paris.

M. Hervé-Bazin, prématurément ravi aux luttes catholiques, s'était fait en quinze ans une place de choix dans le monde. Je ne sache pas de popularité de meilleur aloi que celle de cet homme signalé à l'estime des catholiques par son travail et par sa foi. Il a eu tous les dons de l'intelligence et du cœur. En traçant le portrait du *jeune homme chrétien*, il nous a donné comme un reflet de son âme. Le langage qu'il tient dans ce livre ne rappelle en rien ces manuels de piété dont Louis Veuillot a pu dire spirituellement que c'étaient de méchants petits bons livres. C'est un homme du monde qui cause avec les représentants future des classes dirigeantes. La parole est vibrante, car le cœur parle ; mais elle est aussi claire, pratique, car un esprit éclairé la conduit.

Parler de la piété à un jeune homme est chose délicate. Lui en montrer la noblesse, la portée, la nécessité, et cela de manière à lui rendre cet exercice attachant, est une entreprise difficile, à laquelle M. Hervé-Bazin a réussi. Il a solidement établi que la piété était le fondement de la vie, et il a mis bas tous les préjugés des hommes contre cette vertu.

L'auteur ne veut pas seulement que le jeune homme soit pieux, il exige qu'il soit instruit. *De l'Instruction*, tel est le titre de son second chapitre. Oh ! les généreux conseils qu'il a répandus là, cet homme dont le travail a fait la joie et le succès ! C'est l'intelligence dans le plein épanouissement de la sève qui chante les merveilles d'une laborieuse carrière. Être l'homme de son temps est un devoir que l'étude seule nous permet de remplir.

Prier, travailler ne sont pas tout : il faut lutter. M. Hervé-Bazin veut que l'âme soit vigoureuse. Son livre III est intitulé : *Du Courage*. Méditer ces pages, c'est préparer en soi l'homme de caractère. Les enseignements qui découlent de cette leçon ne sont pas des enseignements généraux et banals. L'auteur entre dans le détail. Il analyse le courage de manière que l'homme de cœur soit obligé de se montrer courageux. Une âme virile peut être également une âme charmante. *La Distinction* a inspiré des réflexions fort sages et fort utiles à l'auteur. Il est une distinction native, mais il est aussi une distinction acquise. Conser-vons l'une et acquérons l'autre. L'Honneur, le Patriotisme, l'Apostolat ont également attiré la sollicitude de M. Hervé-Bazin. Puisse cet ouvrage devenir le *vade mecum* de la jeunesse chrétienne ! Qu'il soit lu, compris, appliqué, et la génération de demain nous consolera de toutes les tristesses d'hier et d'aujourd'hui.—*Le Franc*

Droit

LE DROIT CANON ET LE DROIT NATUREL—études critiques par l'abbé Deville, docteur en théologie et en droit canon, 1 vol. gr. in-8, 6 fr. chez Delhomme et Briguet, Paris.

Sur la plupart des questions de droit que la Révolution française prétend avoir mises au jour, on trouvera dans le volume de M. Deville une solution précise, juste, catholique, c'est-à-dire universellement vraie. Le plan qu'a suivi l'auteur lui permet de traiter un grand nombre de sujets et donne à son livre une importance considérable. Dans un premier livre, on étudie le droit en général ; dans un second livre, on envisage les rapports du droit canon avec le droit naturel, avec le droit public et le droit civil. Au point de vue de la réalité pratique, des questions qui, chaque jour, nous touchent et s'agitent sous nos yeux, n'est-il pas utile, indispensable même, de posséder des notions justes, catholiques sur le mariage, sur la liberté de conscience, sur l'égalité civile, etc. ? Et ces notions, l'auteur nous les donne ; il les met en pleine lumière dans toute leur force chrétienne. Son style rappelle l'incomparable précision de la langue romaine ; il grave la pensée, il la met en relief. C'est un style d'excellente allure.

Littérature

NOTIONS GÉNÉRALES DE LITTÉRATURE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE, par l'auteur des *PAILLETES D'OR*, 2 vol. chez Aubanel, Avignon.

L'auteur si justement apprécié des *Paillettes d'or* a publié, sous forme de tableaux synoptiques, des *Notions générales de littérature et histoire littéraire* dans lesquelles il s'occupait seulement de la prose ; il promettrait une seconde partie, consacrée à la poésie. Cette seconde partie vient de paraître, et nous nous empressons de la recommander aux professeurs comme aux élèves ; comme la première, elle sera d'une grande utilité aux uns et aux autres.

“ Nous publions le second volume des *Notions générales de littérature et histoire littéraire* contenant les genres en vers, dit l'auteur, dans une courte préface, et comme le premier volume, devenu classique dans plusieurs maisons d'éducation, nous l'offrons aux élèves des pensionnats et des écoles secondaires qui, se préparant à subir leurs examens, veulent revoir, rapidement sans doute, mais de manière à les raviver dans leur mémoire et à les grouper avec intelligence, les matières littéraires étudiées pendant les deux ou trois dernières années de leur éducation. La méthode synoptique que nous avons employée leur permettra d'atteindre ce but.

“ Nous l'offrons encore aux professeurs qui, possédant une vaste science littéraire et n'ayant pas toujours le temps avant leurs classes de faire une préparation immédiate, trouveront, dans ce volume, pour les principes, des plans de leçons à développer et à donner en développement à leurs élèves, et pour les auteurs des jugements formulés en peu de mots, mais donnant une connaissance suffisante de leur manière d'écrire, et résumant avec précision ce qu'il faut en penser. Ces jugements ser-

viront de base, soit que les maîtres les appuyent de leur sanction, soit qu'ils aient à les modifier d'après leur manière de voir.

“ Nous offrons enfin ce volume aux jeunes gens, aux jeunes filles, aux hommes du monde qui, ayant négligé les études littéraires ou n'ayant pas eu le bonheur de se livrer à cette étude attrayante, veulent avoir au moins une connaissance sommaire des œuvres de l'esprit humain.”

Beaux-Arts

L'ALBUM DE KELLERHOVEN, 48 chromos avec texte encadré pour vies des Saints, d'après les manuscrits de tous les siècles, in-12. En feuilles, dans un carton en toile, bleu et argent. 25 fr; demi-reliure avec coins en maroquin, 40 fr. ; relié en maroquin poli, gardes soie. 60 fr. ; chez Gaume, Paris.

Voici un beau et bon livre qui se fera rapidement sa place parmi les volumes illustrés que l'on peut offrir comme cadeau de mariage ou de fête, comme souvenir de première communion ou livre d'étrennes. Celui-là du moins ne présente rien qui offense aucune délicatesse de l'âme chrétienne souvent arrêtée par certaines prétendues exigences de l'art dans la composition des sujets d'illustration ou par l'inobservance choquante des règles les plus élémentaires de ce même art. C'est, en un mot, un artiste chrétien qui a demandé aux plus chrétiens d'entre ses devanciers de lui fournir les éléments de son œuvre, et, grâce aux progrès des procédés actuels de reproduction, il a pu réunir sous une forme brillante une série vraiment remarquable de pages aussi édifiantes qu'artistiques. Tous les sujets accompagnés d'une notice bien faite sont tirés de la vie des Saints ; ils font passer sous les yeux charmés et attendris les plus touchantes inspirations des peintres qui travaillaient à genoux pour la gloire de Dieu et le salut de ceux à qui leur peinture devait servir de livre. Les amis de l'art vraiment chrétien remercieront M. Kellerhoven, et, avec l'auteur, l'éditeur qui n'a rien épargné pour vulgariser son œuvre et lui donner un joli vêtement typographique vraiment digne de son inspiration.—*Ant. Ricard.*

PRINCIPES DE LA LECTURE MUSICALE, 10 leçons renfermant en abrégé toute la théorie de la musique, par Léon Roques. Brochure in-12, 50 centimes, chez Durand & Schœnewerk, Paris.

“ Nous avons, dit l'auteur, essayé de résumer dans ces quelques pages l'ensemble de la théorie de la musique et d'expliquer, aussi clairement et simplement que possible, tous les principes que l'élève de première année retrouvera, d'une manière plus développée, dans ses études ultérieures... Notre abrégé est destiné aux tout jeunes élèves, mais il touche à tous les points de la théorie et il les présente dans l'ordre voulu pour marcher de front avec les études pratiques.”

Cet ouvrage a reçu l'approbation de compositeurs éminents, tels que Gounod, Massenet, Dubois, etc. M. Léo Delibes s'exprime ainsi : “ Je suis heureux de dire tout le bien que je pense du petit ouvrage théorique intitulé : *Principes de la lecture musicale*, par M. Léon Roques. On ne peut exposer avec une meilleure progression pédagogique, avec plus de

clarté et surtout sous une forme plus concise tout ce qui se rapporte à la théorie élémentaire de la musique. Cet ouvrage est donc précieux pour les commençants et aussi pour tous ceux qui voudront fixer dans leur mémoire, d'une façon nette et précise, les principes relatifs à l'enseignement de la lecture musicale."

• L'ÉPÉE, chant patriotique, paroles et musique de Balleyguier, chez Chatot, 19 rue des Petits-Champs, Paris.

La France n'a pas d'hymne national. Suivant les régimes, on chante *Vive Henri IV, Partant pour la Syrie*, ou l. *Marseillaise*. Voilà un chant patriotique qui peut convenir à tous les gouvernements : l'*Épée*. M. Delphin Balleyguier, bien connu par ses nombreuses et jolies compositions musicales, est l'auteur des paroles et de la musique de celle-ci. Les paroles sont fières, vibrantes, la musique écrite dans un rythme large et enlevant, est un vrai chant de combat.—Cependant il n'y a point là d'intempestif appel aux armes, point d'allusion troublante ; c'est un élan exclusivement patriotique qui a inspiré les paroles, servies par une musique pleine d'entrain. Le refrain, éclatant comme un appel de trompette, après la mélodie calme et soutenue des strophes, produit un effet irrésistible. C'est Giraudet, de l'Académie nationale de musique, professeur au Conservatoire, qui s'est constitué le parrain de l'*Épée*. C'est assez dire que ce chant n'a rien de trivial. On s'en rendra d'ailleurs mieux compte à la lecture de la première strophe suivie du refrain que nous donnons ici :

Repose en paix, ô mon épée !
Car le temps n'est pas aux combats.
Ta fougueuse ardeur t'a trompée
Dans la lutte où tu succombas.
Combien, au seuil de la patrie,
Tombés ne se lèveront plus !
Combien frappent, l'âme attendrie,
Au foyer dont ils sont exclus !

Repose en paix, ô mon épée.
Ta fougueuse ardeur t'a trompée.
Mais quand le tocsin sonnera,
Quand le clairon éclatera,
Quand le fier canon tonnera...
Sors du sommeil, rapide et claire,
Et la victoire séculaire,
A cet appel, à nos côtés se lèvera !

ANNUAIRE HÉRALDIQUE de FRANCE, au Bureau du Conseil héraldique, avenue Carnot 21, Paris.

Le conseil héraldique de France, dont le président est M. le vicomte Oscar de Poli, a publié en avril dernier la deuxième année de son Annuaire. Ce n'est pas comme on pourrait le croire, une publication dont l'intérêt soit restreint aux seuls adhérents, du reste nombreux, du conseil héraldique ; il y a dans cet Annuaire des notions héraldiques et historiques d'un intérêt général. Ainsi nous pouvons signaler notam-

ment dans celui de cette année : *La noblesse de France* (1789-1889), par M. le vicomte de Poli, travail d'actualité en la présente année du centenaire, où l'on veut en tout et pour tout glorifier la Révolution ; *La préposition de*, par M. de Martonne, qui fait justice en quelques pages fort justes du préjugé identifiant la noblesse et la particule ; une belle pièce de vers de M. Millien, le poète connu, intitulée : *Roi, Pontife et Père*, sans parler d'autres articles sur *Peiresc généalogiste*, sur les variantes dans les armoiries, sur l'*Ordre de Malte*, etc.

MUSICÆ SACRÆ—Revue mensuelle du chant liturgique et de la musique religieuse. Chaque numéro contient huit pages de texte et des morceaux de chant ou d'orgue, empruntés aux chefs-d'œuvre classiques ou composés par des maîtres contemporains.—Texte avec douze livraisons de chant ou d'orgue : 8 fr.—Texte seul sans musique : 6 fr.—Bureaux, 23 rue Bon Repos, à Toulouse.

Au moment où cette revue va commencer sa douzième année, nous nous faisons un devoir de la signaler à l'attention sympathique de ceux de nos lecteurs que le chant et la musique d'église peuvent ou doivent intéresser. Elle est le seul organe français qui traite du chant sacré, qui en maintienne les vrais principes, en développe les divers aspects par des travaux solides et variés, en consigne les faits marquants dans ses relations ou chroniques et dans ses comptes rendus bibliographiques. Entièrement soumise à l'autorité du Souverain Pontife et des évêques, elle a reçu de Rome et de plusieurs diocèses de vifs encouragements et de précieuses approbations.

Les prix d'abonnement indiqués plus haut sont pour la France. Nous ferons connaître dans un prochain numéro le prix exact de l'abonnement pour le Canada, et les conditions auxquelles il serait possible de se procurer les volumes parus.

COMPENDIUM MUSICALE *ad usum clericorum*, par H. Le Bel, maître de chapelle. Un vol. gr. in-4, 10 fr, chez Bloud & Barral, Paris.

La musique religieuse sur tous les points d'enseignement et de pratique, tel est le plan de ce volume, dans lequel la question du plain-chant est traitée à fond. Création et direction de maîtrises, solfège et chant des enfants, exécution de messes et motets, étude instrumentale (*orgue, harmonium*), principes d'harmonie, conseils pour la composition, la transposition, etc., tout se trouve réuni et clairement exposé dans cette publication, qui contient, en outre de toutes ces méthodes, un précieux historique et des données d'ensemble comme esthétique musicale. Le *Compendium Musicale* est donc un guide complet pour MM. les curés et vicaires qui désirent seconder ou pratiquer le chant religieux dans leurs paroisses, un *vade mecum* indispensable aux élèves des séminaires.

Grâce à cet ouvrage, ils peuvent, sans maître, arriver à prosodier très-exactement un plain-chant quelconque, à le chanter correctement (chose rare quoiqu'on en dise) et à accompagner, avec une harmonie exempte de fautes et heureusement combinée dans tous les tons, même transposés. Ils ont dans ce livre rempli d'exemples intercalés, tous les conseils, toutes les méthodes pour l'organisation et la direction du chant

paroissial. Ils peuvent s'initier au jeu de l'orgue, de l'harmonium pour l'exécution des motets pendant le service divin. On peut dire que tout est prévu comme conseils et comme manière pratique et sûre d'acquérir sans peine, les connaissances nécessaires.

La place nous fait défaut pour reproduire toutes les appréciations élogieuses, les approbations dont cet ouvrage a été l'objet. Le célèbre organiste de la cathédrale de Paris, s'exprime ainsi : "Après avoir examiné attentivement votre ouvrage, je reconnais qu'il est le plus important de ceux qui ont été faits en ce genre et le plus clairement exprimé. Je ne doute pas qu'il ait un grand succès." M. Widdor, organiste de Saint Sulpice, adresse à l'auteur la lettre suivante : "Cher M. Le Bel, votre très remarquable ouvrage est un véritable résumé des connaissances nécessaires à tout musicien sérieux. Votre travail est absolument digne d'éloges pour ses qualités de clarté, de méthode et d'universalité..." On ne peut rien dire de plus—*Le Monde* (Paris).

Sciences

L'ART DE VIVRE, par le Docteur Ch. Despiney, un vol. in-12, de 210 pages 1 fr. 50, chez Palmé, Paris.

L'art de vivre ! voilà, certes, un art que bien des gens désirent cultiver et appliquer en commençant l'application par eux-mêmes. Cependant beaucoup de ceux chez qui ce désir est le plus ardent font tout ce qu'ils peuvent pour vivre mal et peu. M. le docteur Despiney met ce fait en pleine évidence. Il prouve en médecin, en penseur, en chrétien, que l'art de vivre c'est d'obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise. L'homme qui s'écarte de cette voie ruine les forces vitales et intellectuelles non-seulement chez lui, mais dans sa postérité. Il enlève d'avance à ses enfants la vigueur du corps et celle de l'esprit.

M. le docteur Despiney ne se borne pas à procéder par affirmation; son livre est à la fois pratique et élevé. On le lira avec intérêt comme avec fruit, et on trouvera que Mgr Mermillod, qui l'a honoré d'une approbation, l'appelle justement une œuvre de science et de foi.

DICIONNAIRE DU FOYER ET D'INFIRMERIE, par le Docteur S. E. Maurin d'après les leçons faites aux dames de charité et aux infirmières de la Croix rouge française. 1 vol. in-18 de 534 p. (1886). Paris, Alcan, 3 fr. 50.

Ce Dictionnaire contient : 1. l'art de soigner les malades, les règles de l'alimentation, de l'hygiène, de l'administration des remèdes ; 2. Les premiers secours à donner en cas d'accidents et dans les diverses complications des maladies ; 3. Les pansements en cas de plaies, fractures, luxations ; 4. La petite chirurgie, la pharmacie domestique, toutes les opérations de première nécessité et les formules des médicaments usuels ; 5. le régime des malades et toutes les précautions à prendre pour éviter les contagions.

En présence d'un accident, d'une maladie qui débute, il s'agit, en attendant l'arrivée de l'homme de l'art, de soulager le patient, d'atténuer

les premiers effets du mal. M. le docteur Maurin, rejetant sans pitié la théorie, donne, à propos de chaque affection ordinaire, des conseils exclusivement pratiques. Puis, le médecin a vu le malade ; le traitement est établi. C'est alors que commence véritablement la tâche du garde-malade. Les prescriptions, bien comprises, doivent être suivies sans précipitation. *Le Dictionnaire d'infirmier* peut alors être consulté avec profit. Il indique de quoi se composent les remèdes, comment il faut les administrer, mais surtout *ce qui détruit* leurs effets, ce qu'il faut faire boire ou manger pour assurer leur efficacité.— Dans toute maison riche ou pauvre, où l'on se conformera avec intelligence à ses conseils, il sera permis de tarir bien des larmes, d'opérer parfois de véritables sauvetages, d'éviter de cruels mécomptes.— *Ch. Denieul.*

EXPERIMENTAL SCIENCE, par Geo. M. Hopkins, un vol. in-8 de 740 pages, avec 680 illustrations dans le texte. Relié en toile, \$4.00, chez Munn & Co., 361 Broadway, New-York.

Cet ouvrage sera lu avec profit par tous ceux qui désirent acquérir une connaissance de la physique par la méthode expérimentale. Les appareils y sont décrits en détail et les expériences clairement expliquées. Un certain nombre de chapitres formant partie de ce volume sont des articles originaux publiés de temps à autre par M. Hopkins dans le *Scientific American*. Ces articles ont été révisés par l'auteur qui y a fait des changements et additions qui mettent le lecteur au courant des dernières découvertes de la science dans le domaine de la physique. Ainsi on trouvera là une description complète du nouveau phonographe d'Edison, des détails fort intéressants sur la photographie, sur les derniers perfectionnements de l'éclairage électrique, etc. Cet ouvrage imprimé sur papier fort et orné de près de 700 gravures pourra être utilement donné en cadeau.

L'ÂME ET LA PHYSIOLOGIE, par le R. P. Bonniot, Un vol. in-8, 7 fr, chez Retaux-Bray, Paris.

La physiologie, qui a fait de nos jours de grands progrès, est devenue, entre les mains de savants téméraires, un instrument de mal. Le matérialisme s'affiche aujourd'hui avec une impudence qu'il ne connut jamais : l'abus de la physiologie en est la cause première. L'ouvrage que l'on offre ici au public a pour but de rendre à cette science, en tant qu'elle touche à la vie mentale de l'homme, sa légitime portée. Les fonctions organiques où les sophistes renferment les opérations de l'âme et l'âme elle-même ne sont que des conditions d'opérations qui, dans leur fond, n'ont rien de matériel. C'est ce que l'auteur démontre sans peine et, croyons-nous, avec clarté, en poursuivant le sophisme sous toutes ses formes et sans miséricorde. Rien de semblable n'a été publié jusqu'ici sur ce grave sujet. C'est dire assez combien il se recommande à tous les esprits qui s'intéressent à la science et à la vérité chrétienne.

Economie politique

LE BUDGET, son histoire et son mécanisme, par René Stourm, professeur à l'École des sciences politiques. Un vol. in-8, 9 fr. chez Guillaumin, 14 rue Richelieu, Paris.

Ce livre reproduit, avec remaniements et augmentations, une importante partie du cours professé pendant ces dernières années, par l'auteur, à l'École des sciences politiques. Un tel ouvrage, contenant l'exposé technique et historique des règles du budget en France et dans les principaux pays étrangers, n'intéresse pas seulement les élèves des écoles supérieures et les candidats aux carrières administratives, pour lesquels il a été spécialement composé, mais aussi tous ceux, économistes, contribuables, législateurs, qui se préoccupent actuellement de la prospérité des finances publiques et veulent connaître le budget.

Aux personnes qui font des études dans cette direction nous signalerons les nouvelles éditions des ouvrages suivants, chez Quantin, à Paris: *Traité pratique de droit parlementaire*, par J. Poudra et E. Pierre. Un vol. in-8 de 850 pages, 12 fr. *Supplément* au même ouvrage, in-8 350 pages, 10 fr.—*De la procédure parlementaire*, étude sur le mécanisme intérieur du pouvoir législatif. Un vol. in-18 de 150 pages, 1 fr. 50.

LITTÉRATURE INTIME

UNE LETTRE DE PAUL FÉVAL.

Quelque temps après la conversion de Paul Féval, l'aînée de ses filles entra en religion. A cette occasion, il écrivit à son ami Charles Buet la lettre suivante: Elle est courte, admirable dans sa simplicité.

Mon cher ami,

Nous sommes en grand trouble. Beaucoup de chagrin et de joie. Ma fille se donne à Dieu et nous quitte. Que Dieu soit béni, béni, et qu'il nous arrache de plus en plus à ce qui n'est pas lui-même, car cela apprend à mourir. La place de ma fille chez nous était plus chère encore que large. *Te Deum laudamus.*

PAUL FÉVAL.

UNE LETTRE DE VICTOR HUGO.

Pendant son séjour à Jersey, Victor Hugo écrivit une lettre analogue à la précédente. Elle était adressée à une jeune parente qui entra chez les Carmélites. L'humilité n'a jamais été la vertu de Victor Hugo, et l'on retrouve dans cette lettre des petits calculs d'amour-propre qui font pitié.

Jersey, 22 juillet 185...

Je te remercie de ton souvenir, chère enfant. Ta petite peinture est charmante; la rose ressemble à ton visage et la colombe à ton âme, c'est presque une peinture de toi que j'ai, en attendant l'autre. Tu me le promets et j'y tiens.

Les vers que tu nous as envoyés, ce printemps, avaient beaucoup de grâce ; il y avait sur toi particulièrement des strophes très douces et très heureuses. Dis-le, de ma part, à l'auteur qui doit être charmante, si elle ressemble à sa poésie.

Chère enfant, tu vas donc bientôt faire ce grand acte de sortir du monde. Tu vas t'exiler, toi aussi ; tu le feras pour la foi comme je l'ai fait pour le devoir. Le sacrifice comprend le sacrifice. Aussi, est-ce du fond du cœur que je te demande ta prière et que je t'envoie ma bénédiction.

Je serais heureux de te voir encore une fois dans cette suprême journée de famille dont tu me parles. Dieu nous refuse cette joie ; il a ses voies. Résignons-nous. J'enverrai près de toi l'ange que j'ai là-haut. Tout ce que tu fais pour ton frère est bien ; je sens là ton cœur dévoué et noble. Chère enfant, nous sommes, toi et moi, dans la voie austère et douce du renoncement ; nous nous côtoyons plus que tu ne penses toi-même. Ta sérénité m'arrive comme un reflet de la mienne. Aime, crois, prie ; sois bénie.

Toute ma famille t'envoie les plus tendres paroles et t'embrasse.

VICTOR HUGO.

CARNET D'UN CURIEUX

LA POUDRE AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

On sait qu'un chapelet de Rouen, M. Lecomte, a légué récemment à l'Académie des sciences une rente de 22,000 francs, à charge par elle de décerner, tous les trois ans, un prix de 50,000 francs à l'œuvre scientifique la plus remarquable. Ce prix va être, dit-on, attribué à M. Vieille, l'inventeur de la poudre sans fumée.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la découverte de M. Vieille, c'est que son produit n'est pas un simple perfectionnement de l'ancienne poudre de guerre. C'est un explosif entièrement nouveau dont la composition n'a rien de commun avec le mélange connu de salpêtre, de soufre et de charbon. Le secret de cette composition est très bien gardé, cela va de soi, et l'on surveille rigoureusement l'emploi des cartouches mises en circulation. D'ailleurs, l'analyse, même très exacte, de la substance ne suffirait pas à révéler ce secret. Il y a, paraît-il, dans la fabrication un tour de main particulier qui est essentiel à la réussite, et c'est là surtout ce qui met la découverte de M. Vieille à l'abri des indiscrétions ou des trahisons.

Quoi qu'il en soit, voici l'antique poudre à canon reléguée au second plan. Son règne a été terrible, mais fécond, et son influence sur les progrès de la civilisation ne peut être comparée qu'avec celle de la boussole, de l'imprimerie et de la vapeur. C'est la poudre à feu qui a commencé la destruction de la barbarie et déblayé le terrain où la civilisation a pu s'établir.

Elle est connue en Europe depuis cinq siècles et demi, mais on n'a jamais pu savoir au juste par qui elle avait été découverte ou introduite

sur notre continent. Le reproche courant que l'on fait aux pauvres d'esprit de ne l'avoir pas inventée n'est donc pas une injure bien grave.

On a attribué cette invention aux Chinois, aux Arabes, aux Indiens, à Roger Bacon, à Albert-le-Grand, à un moine allemand du xive siècle appelé Berthold Schwarz et à une foule d'autres. Ce qui semble aujourd'hui le plus probable, c'est qu'elle n'a été découverte par personne.

Ceci n'est point un paradoxe : la poudre, en effet, dérive de ces compositions incendiaires dont l'usage a été si répandu au moyen âge et que l'on désigne sous le nom générique de *feu grégeois*. Ces compositions se sont successivement modifiées de façon à devenir mélanges *détonants*, de simples mélanges *fusants* qu'ils étaient. C'est alors sans doute que l'idée est venue d'utiliser leur force explosive pour lancer des projectiles, sans qu'on puisse attribuer le mérite de cette transformation à aucun individu ou même à aucun peuple spécialement.

La poudre à canon était connue des anciens. D'après un passage de Quinte Curce, il paraîtrait que les Indiens lancèrent contre les soldats d'Alexandre des projectiles à l'aide de machines à feu. En 215, Julius Africanus, et Théodose, au sixième siècle, ont fait la description des feux d'artifice.

Bien plus, on trouve à la bibliothèque nationale un manuscrit intitulé *Liber ignium*, le livre des feux, où l'auteur donne, en propres termes, cette préparation de la poudre à canon : "Mêler 1 livre de soufre vif, 2 livres de charbon de saule et 6 livres de salpêtre et réduire le tout ensemble en poudre très fine dans un mortier de marbre." Il ajoute qu'en mettant une certaine quantité de cette poudre dans une enveloppe longue, étroite et bien foulée on la fait voler, — ce qui est la fusée. Il ajoute encore que si l'on veut *imiter le tonnerre*, l'enveloppe au contraire doit être courte et grosse, à moitié pleine et fortement liée d'une ficelle, — ce qui est exactement le pétard.

Il n'a pas été possible, malheureusement, de déterminer exactement l'époque de ce manuscrit. Mais il est certainement antérieur au neuvième siècle, puisque le médecin arabe Misué, qui vivait au commencement du neuvième siècle, le cite textuellement.

La poudre à feu fut introduite en Europe au quatorzième siècle ou à la fin du treizième. Le premier monument écrit où on la voit figurer est un décret de l'ancienne République de Florence qui porte la date du 11 février 1326. En France, l'origine de l'artillerie ne remonte qu'à 1338. Quant aux Anglais, ce ne fut que huit ans après la bataille de Crécy qu'ils tirèrent le canon pour la première fois.

Depuis ces époques reculées la poudre a été invariablement composée des trois éléments que nous connaissons. Dans le principe, cependant, on y introduisit quelquefois du camphre ou de l'arsenic, afin, croyait-on, d'en augmenter les effets. C'est sans doute à l'emploi de cette dernière substance qu'il faut attribuer la croyance populaire, longtemps répandue, que les blessures causées par les armes à feu étaient empoisonnées.

Quant aux procédés de fabrication, ils se sont nécessairement perfectionnés au fur et à mesure des progrès de l'industrie. Ainsi c'est en

en 1523 que l'on a commencé à grener la poudre, et en 1754 que l'on a effectué pour la première fois la trituration au moyen de meules. Enfin, la carbonisation avec les cylindres a été imaginée en 1783, par l'évêque anglais Watson, et introduite en France dans les premières années de ce siècle.

Tous ces progrès sont aujourd'hui dépassés par l'invention de M. Vieille; tellement que l'on peut déjà prévoir le moment où l'antique poudre de guerre qui a fait tant de bruit dans le monde, sera mise définitivement au rebut et réduite à l'éternel silence. Car la découverte de la poudre sans fumée n'est pas seulement un progrès dans l'industrie de la fabrication des poudres à feu : c'est une véritable révolution.—*Le petit Moniteur.*

LAMARTINE EN PANTOUFLES

SOUVENIRS INTIMES

Ma bonne étoile a voulu que je connusse Lamartine de 1856 jusqu'à sa mort. J'ai passé bien des heures à causer avec lui dans son cabinet de travail, situé au rez-de-chaussée de la maison qu'il habitait rue de la Ville-l'Évêque. Là, le matin, avant le déjeuner, il me racontait toutes sortes d'anecdotes, puis, me parlant des hommes, il me disait, sans réserve aucune, ce qu'il en pensait.

Il me rappelait qu'en 1848, alors qu'il était ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire, qu'il adressait un manifeste à l'Europe, et qu'à force de courage et d'éloquence il contenait l'émeute grondant sur la place de l'Hôtel de Ville, il avait reçu de Mâcon un manuscrit par la poste. Ce manuscrit était une comédie en cinq actes et en vers que l'auteur, l'un de ses électeurs sans doute, le priait de faire jouer à la Comédie-Française. Dans le cas, disait ce poète inconnu, où il y aurait quelques modifications à faire à son œuvre, il donnait plein pouvoir à M. de Lamartine de les faire, s'en rapportant tout à fait à son goût et à son expérience. Lamartine ne pouvait se rappeler ce souvenir sans se mettre à rire.

Il admirait beaucoup Hugo, et son admiration était d'autant plus profonde et sincère que, selon sa propre expression, il ne parvenait point à la définir. " J'admire Hugo, disait-il, je le fais l'égal des plus grands poètes de tous les âges, mais son génie me trouble. Je sais pourquoi j'admire Homère, Virgile, Dante. Quand j'arrive à Hugo, je n'y suis plus, et je répéterais volontiers cette phrase de Rousseau qui disait de Dieu : " Plus je le médite, moins je le comprends, et mon ravissement suprême est de me sentir accablé de sa grandeur."

Mais s'il aimait le poète, il n'en était pas tout à fait de même de l'homme. Il reprochait à Hugo son égoïsme, et il disait en riant que, quand on en serait arrivé à l'Académie à la lettre E du dictionnaire, il proposerait de remplacer le substantif *égoïsme* par *hugoïsme*.

Quant à Alfred de Musset, Lamartine, quelque extraordinaire que cela paraisse, ne le connaissait pas, ainsi que je vais le prouver par ce qui suit.

Alors que je voyais assidûment M. de Lamartine, il faisait paraître en livraisons, deux fois par mois, son *Cours familier de littérature*. Il était, comme on sait, fort grand, ce qui l'avait décidé à écrire debout sur un pupitre très élevé. Je lui proposais d'écrire sous sa dictée, ce qu'il acceptait avec empressement ; j'avais le don d'écrire très vite, presque aussi vite qu'il parlait. En vers et en prose, M. de Lamartine fut un rossignol infatigable. Quand il tenait sa plume, ou quand il avait un secrétaire à sa disposition, sa pensée ne s'arrêtait pas. J'ai écrit des quarante pages sous sa dictée, sans que jamais il lui soit arrivé de chercher ou de changer un mot.

Voici comment nous étions installés dans son cabinet de travail. J'étais debout à son pupitre, lui, assis sur un grand canapé près de la cheminée, ayant à ses pieds un lévrier sans poil, se bourrait le nez de tabac, et cela fait, allumait un petit cigare. Après en avoir tiré trois ou quatre bouffées, il éprouvait le besoin de se moucher. Alors il jetait son cigare, se mouchait, rebourrait son nez de tabac, puis allumait un autre cigare, et cela pendant une ou deux heures. Après la séance, il y avait dans la cheminée douze ou quinze cigares éteints et à peine entamés. C'est ainsi que je l'ai toujours vu travailler, toutes les fois que j'eus l'honneur de lui servir de secrétaire.

J'ai dit que Lamartine ne connut pas Alfred de Musset de son vivant. C'est lui-même qui va le prouver. Il avait eu le tort de croire, en compagnie de quelques écervelés, qu'Alfred de Musset n'était qu'un officier de cavalerie légère tournant les vers avec facilité. Aussi dans le dix-huitième entretien de son *Cours familier de littérature* qu'il écrivait sur Musset quelques jours après sa mort, il le louangeait certainement, mais au bout de ses louanges il y avait des réserves et des restrictions. Ainsi il disait : " Vive la jeunesse, mais à la condition de ne pas durer toute la vie. " Je trouvais sévère cette réflexion appliquée à un poète mort fort jeune. Il lui reprochait aussi de n'avoir jamais chanté que l'amour sensuel et d'avoir feint d'éprouver l'amour idéal.

Je fus très surpris et très indigné en lisant ces duretés, et je me sentis le courage d'aller trouver Lamartine et de lui demander, quelque irrespectueux que cela fût de ma part, s'il avait suffisamment médité le beau génie qu'il traitait de la sorte. J'apportais avec moi les poésies de Musset que je remis au chantre d'*Elvire*.

Loin de se fâcher, Lamartine me remercia, et se sentit pris d'un véritable remords. Il se plongea dans la lecture des œuvres de Musset, et quinze jours après, dans le *dix-neuvième entretien*, il écrivait ces lignes :

" Le dirai-je ? ce n'est que depuis sa mort prématurée, ce n'est qu'en ce moment où j'écris, que j'ai ouvert les volumes fermés, et que j'ai lu enfin ses poésies. Ah ! combien en les lisant ai-je accusé le sort qui m'a privé d'apprécier et d'aimer pendant qu'il respirait, un homme pour lequel je me sens tant d'attrait et, oserai-je le dire ? tant de tendresse après sa mort ! Oh ! que ne l'ai-je connu plus tôt ! O Musset ! pardonne-moi du sein de ton Elysée actuel ! JE NE T'AVAIS PAS LU ALORS ! "

Je prie de bien remarquer que je ne raconte pas une de ces anecdotes comme il est de mode en ce moment d'en inventer. Je cite les paroles

de Lamartine lui-même. On pourrait objecter que Musset a adressé une ode à Lamartine et que ce dernier lui a répondu. Je ne me charge pas d'expliquer cette contradiction. L'ode de Lamartine tarda à être publiée parce que le manuscrit en avait été oublié pendant près de deux ans, dans un tiroir à Saint-Point, mais ce que je puis affirmer, c'est que Lamartine, du vivant de Musset, n'avait lu ni ses vers ni sa prose.

Ces *Entretiens familiers de littérature*, qui furent son chant de cygne, sont aujourd'hui presque introuvables, et c'est très regrettable, car ce sont de purs chefs-d'œuvre qui prouvent que Lamartine fut aussi grand prosateur que grand poète. Ces entretiens abordent tous les sujets.

Pendant ses dernières années, Lamartine disait ne rien comprendre à la littérature moderne. Il la voyait avec regret s'engager dans une voie déplorable. Mais très réservé dans ses critiques, il se contentait de dire que le moment était venu où on allait en venir à des idées et à une langue qui n'étaient pas les siennes.

On le voyait errer dans les rues de Paris, coiffé en toute saison d'un chapeau blanc brossé à l'envers. Lamartine avait été beau. Dans sa jeunesse, les femmes avaient été amoureuses autant de sa personne que de ses vers. Ses vers étaient là, mais lui avait perdu son prestige. On eût dit qu'il errait dans la vie sans but et sans espérance.

La dernière fois que je le rencontrai c'était un dimanche de juillet. Il faisait une chaleur horrible. Etant entré le soir par désœuvrement au théâtre du Palais-Royal, je trouvai M. de Lamartine seul dans une avant-scène. Il écoutait avec attention les *Diables Roses*. J'allai le trouver. Il me dit que les auteurs de cette pièce avaient beaucoup de talent, et que Mlle Schneider chantait d'une façon ravissante.

Après le spectacle, je reconduisis Lamartine jusqu'à sa porte. L'auteur des *Méditations* était pour moi une sorte de demi-dieu. (*Le Figaro*)

GUSTAVE CLAUDIN.

NOTE DE LA DIRECTION.—Voilà bien du fétichisme, n'est-ce pas ? Je ne me rappelle plus quel critique disait un jour que les écrivains du *Figaro* sont des gens d'esprit qui bravent le sens commun. C'est réellement l'impression qui nous reste après la lecture d'un article comme celui qui précède. Pour M. Claudin, Lamartine est un demi-dieu, mais un demi-dieu qui "erre dans la vie sans but et sans espérance" et qui essaie d'égayer une vieillesse pleine d'angoisses et de remords par le spectacle des gauloiseries du Palais-Royal. M. Claudin qualifie de pur chef-d'œuvre le *Cours familier de littérature* ; nous aurons occasion plus tard de publier une critique du dernier ouvrage de Lamartine ; en attendant, l'extrait du *XIXe Entretien* cité par M. Claudin lui-même donne une idée de ce qu'on peut trouver dans ce *Cours de Littérature*. L'écrivain qui est "très indigné" d'entendre Lamartine faire certaines réserves sur l'œuvre de Musset—réserves où sont cependant justifiés les écarts de la jeunesse—peut admirer l'apostrophe que le chantre d'*Elvire* adresse à l'auteur de *Rolla* "au sein de son Élysée actuel" comme il a pu admirer tout dernièrement François Coppée déclarant, en face d'une tombe, que, du haut du ciel, Molière tend les bras à Emile Augier, et cela quand on connaît la triste fin de Musset, et quand on sait qu'Emile

Augier a passé les derniers jours de sa vie à lire ce même Musset, à causer de théâtre et est mort sans aucun des secours de la religion. Au *Figaro*, on appelle cela mourir en artiste, et on applaudit ces tirades ridicules qu'un écrivain catholique a justement qualifiées de blasphèmes littéraires.

PROPOS DU DOCTEUR

HYGIÈNE DE LA TABLE

Je ne suis pas un gourmand et ne veux pas me flatter d'être un gourmet ; c'est cependant de l'art de manger que je veux vous entretenir aujourd'hui, non point tant pour vous signaler les mets les plus exquis que pour retracer à vos yeux une méthode rationnelle en ce qui concerne les choses de la table.

Que de dangers courons-nous chaque jour en prenant nos repas, et dont nous n'avons aucun soupçon ! Contrairement aux Japonais, chez qui la politesse exige que l'on se taise à table, nous considérons, nous autres, comme un devoir d'apporter notre part à la conversation quand nous sommes réunis pour dîner en ville ; il résulte malheureusement de cette habitude des inconvénients aussi graves que de celle de manger trop vite. A celui qui est obligé de causer avec les convives, il est interdit de parler la bouche pleine ; par surcroît de malheur, la galanterie française commande de servir les dames en premier, si bien que ses deux voisines ont fini de manger au moment où son tour arrive ; à moins d'être un malappris, il doit, pour leur répondre, avaler des morceaux tout ronds, et c'est là le principal motif pour lequel tant de gens supportent si mal les grands dîners qu'ils digèreraient parfaitement si l'on servait à la ronde.

Une sage lenteur mise dans les repas, voilà le point essentiel. Pour mâcher convenablement la viande, il faut commencer par s'habituer à ne jamais mêler dans la même bouchée le pain et la viande. Prenez une petite bouchée, mâchez-la une trentaine de fois, sucez et avalez la partie réduite en bouillie et continuez à mâcher le résidu. La mastication minutieuse a pour effet imprévu qu'on se rassasie avec une quantité d'aliments beaucoup moindre ; sous la pression de l'ennui, celui qui mâche comme il faut cesse bientôt d'être gros mangeur ; il lui devient facile de suivre une seconde règle, fort importante aussi, qui est de boire modérément en mangeant : deux verres à chaque repas peuvent parfaitement suffire à un homme qui en buvait quatre lorsqu'il avalait les morceaux tout ronds. Le besoin de fumer devient aussi beaucoup moins impérieux.

Sous l'influence de la mastication obstinée et de la modération dans la quantité de liquide absorbé en mangeant, certains obèses dyspeptiques diminuent de poids avec une étonnante rapidité et bien des dilatations de l'estomac finissent par guérir sans qu'il soit besoin de recourir aux rigueurs de la diète sèche recommandée par le docteur Bouchard.

La nature de la boisson a une grande importance. L'esprit reste confondu, quand on voit trois peuples voisins boire, en mangeant, l'un de l'eau rougie, l'autre de la bière, le troisième du thé. Au lieu de choisir

leur boisson habituelle d'après le lieu de naissance, les hommes ne feraient-ils pas mieux de se régler d'après leur tempérament individuel ? Il y en a qui se sont aperçus, à cinquante ans, que, pour eux, le vin, même dilué dans beaucoup d'eau, est absolument nuisible et qui ont vu cesser leurs incommodités comme par enchantement, en se mettant à l'eau, au thé ou au cidre. D'autres n'ont jamais pu boire que du Bordeaux, et tous autres vins leur étaient insupportables ; je pourrais citer de nombreux exemples semblables.

Je ne veux pas terminer cet article sans vous dire un mot du sel, cette panacée des gouteux. Bien des gens ont passé leur existence à considérer les salières sur la table comme de purs ornements ; quant à s'en servir, même si les aliments leur paraissaient fades, ils n'y ont jamais songé ; c'est là un grave tort et je conseille à mes lecteurs d'en faire un usage constant, s'ils veulent se bien porter. Le sel agit-il pour fournir de l'acide au suc gastrique ? Exerce-t-il une action antiseptique dans le tube digestif ? Je ne sais. Mais en tous cas, il possède un pouvoir laxatif très appréciable et régularise les fonctions intestinales. Ce serait au surplus une erreur de croire que l'usage du sel vous fera boire à l'excès et que l'un des préceptes d'hygiène que je vous ai soumis plus haut se trouve annulé. Vous ne boirez pas plus pour cela.

Comme il serait facile de toujours se bien porter, si l'on voulait ! Bien mâcher la viande, boire peu, user de sel, voilà tout ce qu'il faut pour avoir bon estomac.—P. R.

Service de Renseignements et de Commission

Q.—Pourriez-vous m'indiquer une bonne reproduction de l'*Angelus* de Millet ? R.—Une des meilleures reproductions où se retrouvent les qualités d'émotion et de poésie qui distinguent cette composition unique est une eau forte de Charles Waltner. Le prix en est de 50 fr. chez Geo. Petit, à Paris.

Q.—Existe-t-il quelque vocabulaire des termes et expressions employés dans les nouvelles applications de l'électricité ? R.—*La terminologie électrique*, par G. Fournier, 1 fr. 50, chez Bernard Tignol, Paris. L'ouvrage le plus complet est le *Dictionary of electrical words, terms and phrases*, par le professeur E. J. Houston. Un vol. in-12 de 650 pages, \$2.50, chez W. J. Johnston Co. New-York.

D.—Quel est l'esprit du *Dictionnaire des mots et des choses*, par MM. Larive et Fleury ? R.—L'*Univers* du 15 juillet dernier l'appréciait ainsi : " Nous avons déjà dit que les directeurs s'efforçaient de garder dans leur exposition, nécessairement sommaire, des faits historiques et scientifiques, une réelle neutralité ; nous devons constater qu'ils continuent dans cette voie et que les nouvelles livraisons parues procèdent de la même inspiration que les précédentes. Ceci ne veut pas dire que sur tous les points nous acceptons leurs récits et leurs explications ; mais cela indique au moins qu'on n'a pas à craindre de trouver dans leur utile encyclopédie le poison, plus ou moins habilement déguisé, des mauvaises doctrines : c'est un point important."